

Beau repaire

Michael Zadoorian

Beau repaire

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Jean-François Merle*



Titre original : *Beautiful Music*

© 2018 Michael Zadoorian.

© 2019, Fleuve Éditions, département d'Univers Poche,
pour la traduction française.

© À vue d'œil, 2019, pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0367-3

ISSN : 2555-7548

À vue d'œil

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

www.facebook.com/editionsavuedoeil

*À la mémoire de Dave Michalak,
en lieu et place du poème épique de Foghat*

« Le dernier accord s'est anéanti.
Dans le bref silence qui suit,
je sens fortement que ça y est,
que *quelque chose est arrivé.* »

Jean-Paul Sartre, *La Nausée*

« Vous n'écoutez jamais la radio
quand le rythme d'enfer s'installe ? »

Bob Seger

LES TUBES DE 1969

Occupé. C'est le signal que j'entends, encore et encore. J'essaye pour la cinquième fois. À force de composer le numéro, j'ai l'index qui se met à me faire mal. Je tente de joindre CKLW. Ce n'est pas un appel longue distance, heureusement, sinon mes parents m'en feraient voir. Bien que c'en soit peut-être un, car CKLW est une radio canadienne et je vis à Detroit, pourtant il me semble que non. Par ailleurs, je ne sais pas ce qui m'a pris de leur téléphoner, mais maintenant que l'idée s'est installée dans ma tête, impossible de l'en déloger. Ma mère est dans la pièce voisine et n'a pas encore commencé à se demander ce que je fabrique depuis si longtemps avec l'appareil. C'est l'heure de son émission, le volume est assez fort. C'est une chance, reste que je reçois toujours le signal occupé. À la neuvième tentative, l'extrémité du doigt rouge et douloureux, j'obtiens enfin une réponse. Après trois sonneries, une femme

décroche et me dit : « CKLW, ligne des auditeurs. Pouvez-vous patienter quelques instants ? »

Bien sûr que je peux. Je suis excité. J'entends en arrière-plan l'animateur Ed Mitchell qui annonce « In the Year 2525 » de Zager & Evans. La chanson débute. Le son qui me parvient au bout du fil est faible, atone, très loin de la qualité que me donne mon transistor Kor/Sonic. Au bout de deux minutes, la panique me saisit à la pensée que l'opératrice m'a oublié, puis on me reprend. La voix est si grave, si claire, si profonde qu'elle semble se situer sur une tout autre longueur d'onde. Je suis en train de parler à l'animateur en personne.

— J'écoute ! Quel morceau te ferait plaisir ? dit-il dans ce grondement si familier à mon oreille.

Je suis incapable de prononcer une parole ; je viens de pénétrer dans un monde où les adultes se préoccupent de ce que je souhaite.

— Allô ?

Il est fâché ? Je ne veux pas que DJ Ed Mitchell soit fâché. Il va raccrocher, alors les mots se bousculent dans ma bouche :

— Euh..., j'aimerais entendre « A Boy Named Sue » de Johnny Cash.

— D'accord ! Je n'étais pas sûr d'avoir quelqu'un en ligne. Écoute, je vais enregistrer ta demande, et nous diffuserons la chanson plus tard. C'est pas formidable ?

J'opine du menton.

— Formidable, non ?

— Oui, dis-je.

Je me rends compte que hocher la tête au téléphone n'est pas malin. Je veux réparer mon erreur, alors je mobilise mon énergie et m'écrie :

— Ouais !

— Voilà ! lance DJ Ed.

Enfin un adulte qui apprécie quand je hurle.

— C'est bien. Dis-le comme ça. Tu commences par « Salut, Ed Mitchell ». Puis tu me donnes ton prénom, ton âge et la chanson que tu veux écouter. Avec enthousiasme. Tu y es ?

— Je crois.

— Bien ! Tu es prêt ? Et... C'est parti !

Je cafouille, bien entendu. J'oublie de dire « Salut, Ed Mitchell ». J'oublie aussi de me présenter.

— Tu le dis correctement cette fois, ou je vais être obligé de raccrocher.

Je vois bien qu'il parle sérieusement.

— Prépare-toi. Trois... deux... un... vas-y !

Je respire un grand coup et lâche ma phrase d'une traite :

— Salut, Ed Mitchell, je m'appelle Danny Yzemski, j'ai dix ans et j'aimerais écouter « A Boy Named Sue » de Johnny Cash !

— Forrrmidable ! rugit-il.

Il est content de moi. Je plais à DJ Ed Mitchell.

— Merci, Danny. Beau boulot. Tu passeras à l'antenne dans un petit moment.

Puis la communication est coupée.

Je prends mon Kor/Sonic et je file dehors où je reste les deux heures suivantes à attendre que ma voix sorte du poste. J'entends les sempiternelles chansons : « Cristal Blue Persuasion », « Choice of Colors », « Put a Little Love in Your Heart », « My Cherie Amour ». Je suis installé sur la balançoire de l'arrière-cour de notre pavillon au nord-ouest de Detroit. Deux ans après les émeutes, ma mère a fini par consentir que je mette de nouveau le nez dehors, tant que je

ne quitte pas le jardin. Elle se souvient, tout comme moi, des colonnes de fumée noire qui s'élevaient dans le ciel au bas de Grand River Avenue, à six kilomètres de là, de la rumeur des pillages dans le centre commercial de Grandland à moins de deux kilomètres de notre domicile, des chars qui descendaient Fenkell après que les autorités avaient appelé la Garde nationale à la rescousse, des infos qui faisaient état de tireurs embusqués, de la cavalcade sourde et frénétique des gens qui entraient ou sortaient en courant des immeubles en flammes. Elle avait tenu à ce que je reste à la maison.

Mark et Jim, ce que j'ai de plus proches en matière d'amis, se pointent pour bavarder, mais j'ai le transistor collé contre l'oreille.

— Je vais passer à la radio, leur dis-je.

— Mais bien sûr, Bouboulski, lance Mark, et tous deux s'en vont jouer au ballon.

Ce n'est pas plus mal, car je n'ai pas trop le droit de m'éloigner de chez nous. Et puis, il est important que je m'entende à la radio. Au bout d'une heure et demie, je commence à craindre que l'« Ed Mitchell Show » s'achève avant d'avoir diffusé ma chanson. Ou que les

piles de mon appareil montrent des signes de faiblesse. Un autre garçon y va de sa demande de chanson. C'est un jeune type de couleur qui déclare : « Alors, Ed Mitchell ? Je veux écouter "Girl You're Too Young" par Archie Bell & the Drells. » Il n'y a que quand il prononce le nom du groupe que sa voix traîne, si bien qu'on comprend *Du-rrels*.

Je suis embêté, car si DJ Ed a passé cette annonce, c'est sans doute qu'il ne va pas satisfaire ma requête. Et pourtant, après une publicité pour Gene Merollis Chevrolet (« Gene Merollis, voilà un gars vraiment superrrr ! », chantée par un type qui donne l'impression d'avoir un cigare planté dans la bouche), j'entends ma voix rauque qui jaillit sur les ondes. (J'ai un timbre plus bas que la plupart des garçons de mon âge, c'est parce que je suis enroué.)

Je suis si excité que j'en perds l'usage de la parole. Je suis sur la balançoire, dans l'arrière-cour, je me trémousse dans un délire de joie sans même écouter la chanson, je laisse simplement le son de ma voix à la radio repasser dans ma tête. Quand enfin je prête une oreille, le morceau

approche de la fin. Johnny Cash s'apprête à tuer son père pour l'avoir prénommé Sue.

*... But you oughta thank me before I die,
For the gravel in your guts
and the spit in your eye¹...*

Puis ce sont les dernières paroles et la musique s'efface. Quand bien même CKLW diffuserait cette chanson une centaine de fois dans les prochaines semaines, je sais que jamais plus il ne me sera donné de l'écouter de cette manière.

Ma vie au 1/25

Cet été, je m'éveille presque tous les matins au son de la radio venant de la cuisine. Elle est programmée sur WJR, « La voix des Grands

1. « ... Pourtant tu devrais me remercier avant de porter mon deuil, / Pour le gravier dans tes tripes et le crachat dans ton œil... » (*Toutes les notes sont du traducteur.*)